



Le Musée se dresse à l'entrée du square. Sous le patronage de Buffon naturaliste, 1707-1788.

À peine franchie la sortie populeuse du métro Gare d'Austerlitz, enjambée l'immanquable clocharde qui tend la main près de son chien hirsute, on reçoit la gifle du monument en majesté, pierres, statues, ardoises. Une grande bâtisse néo-classique au style de palais, flanquée d'énormes moulages de mammouth aux défenses en hélice, d'hippopotame vicieux aux regards fous, toutes dents dehors et d'un araucaria véritable hérissé d'épines, désigné sur la fiche signalétique par l'expression sans équivoque «le désespoir des singes». Une noble architecture au service d'un monde dont l'artifice ne dissipe pas la barbarie glaçante. C'est encore pis dans le minuscule hall d'entrée, orné de l'abominable sculpture qui représente un orang outang de pierre étranglant un indigène de Bornéo que la douleur convulse à ses pieds. Ni la guérite triangulaire au fond de laquelle se dissimule une employée façon vieille France préposée à la distribution des tickets, ni le gardien costaud à l'uniforme bleu marine quasi militaire en patrouille, harnaché de rangers, talkie walkie, étuis de cuir aux hanches n'apaisent l'impression de pénétrer dans un décor piégé qui va faire du promeneur troublé un solitaire lui-même factice au sein d'un univers où il va perdre insensiblement le sens de ce qui est, de ce qu'il est.





C'est juin sur Paris. L'après-midi d'été rayonne alentour et voilà que le visiteur va se voir notifier d'un instant à l'autre que sa vie est nulle, privée comme l'univers entier de la moindre signification, qu'un lourd mystère tisse dans les ténèbres quelque chose qui le prend en écharpe et qui n'en finit pas.

Il franchit le sas du contrôle, suit le chemin tout tracé par les automates désœuvrés, adorateurs de la culture. Au seuil de la salle, il piétine avec eux, piaffant, déjà ralenti, l'haleine bloquée, livré pieds et poings liés au travail exaltant et ingrat de la découverte, pendant que pèse sur lui, tel un bras de plomb, l'échelonnement livide des ossements verticaux. Aspiré par les panneaux de bois vitrés, il n'a pas eu le temps de se ressaisir que l'immensité crayeuse s'est abattue sur lui. Isolé, à des années lumière de tout être humain, le voici jeté en pâture à une horde de squelettes dont, il ne peut le nier, là, debout, pétrifié d'effroi, il fait partie. L'impitoyable cohorte l'incorpore, tremblant, à toute une armée en marche qui vient d'un même pas à son avance, ébranlée par l'efficacité sans défaut des mécanismes articulaires de tibias et de rotules qui progressent, scandant la piétaille fantôme, dans la clarté tamisée des verrières latérales, sous le regard creux des fosses orbitales et nasales, alignées en rangs serrés comme des trous palpitants, monstrueusement vivants.

Tu t'avances pas à pas. Oppressé, tu fais halte au Rorqual, au





Monodon monoceros. Et bientôt, les battements de ton cœur te secouent, t'étonnent. Tu écoutes le Temps qui frappe aux portes de ton corps. Tous tes sphincters bouchés, tes orifices occupés d'un seul coup. Le Temps tel qu'aucun de nous ne le réalise. Le Temps comme personne ne le vit. C'est le secret.

Tu n'es pas sceptique, tu es englouti. Sous tes yeux, l'incroyable est à portée de la main. Le peuple des décharnés éternels te regarde. Un monde inaccessible qu'il suffirait peut-être d'effleurer du petit doigt pour qu'il s'effrite, tombe en cendres sans avoir jamais su qu'il portait le tien. Tu ne peux retenir un sourire amer à penser que sans ce bataillon oscillant tu n'existerais pas. Il te désigne dans la ruée de ses mâchoires béantes qui narguent ta solitude alors que tu croyais vivre ailleurs. En vérité, c'est là que ton sang va et vient, c'est là que tu respirez. Telle une proie inutile à des dents mortes, à des gueules remplies d'air, à des galops immobiles.

L'obéissance universelle à la disparition t'emplit d'un respect tout voisin de l'amour. En fait, jamais anéantis sont les monstres, nourriture d'imaginaire où tu entends les prémisses du monde à l'écart de toute parole ou presque. Seuls les présentoirs garnis de fiches, les notices et les vignettes à la base des pièces exposées permettent de rejoindre des mots rescapés du cataclysme, mais ils sont difficiles à lire, à dire. Entre eux et toi s'accumulent des restes indéchiffrables sur lesquels le Verbe impuissant se brise et, mystérieux, se magnifie.

Contradiction bluffante. Une Bible d'os. Et s'il en était vraiment ainsi ? Si se déroulait à tes pieds, dans cette salle ondoyante, interminable comme un pont de bateau, une histoire extrême de l'humanité où le minuscule, l'infime discours de tes récits trouverait place ? Car, finalement, c'est ça qui te travaille.





Chaque fois la même chose. Il faut te réhabituer. Aux centaines de spectres en rangs serrés dans ce rez-de-chaussée obturé par un plafond plat comme un couvercle de caisse, où le jour du Jardin des Plantes s'infiltré, à perte de vue, sur l'étrange ossuaire debout.

Ton regard le domine et, très vite, le fouille. Au fond, là bas, sur la houle des carcasses, un volume se détache, s'arrondit. Tu le reconnais. Telle une coque de navire carrossée par des cerceaux géants, un squelette muni de notice en trois langues: Baleine à bosse, Humpbach whale, Megaptera novaeangliae, décrite par Buffon en 1823 sous le nom de Rorqual du Cap. Longueur moyenne 15 mètres.

En face se dressent d'autres cétacés, l'Acanthopterygiens, le Dentex, le Chetodon. Un peu plus loin, une baleine australe montée par Cuvier et son équipe en 1822. On l'a débarrassée de sa chair. Ses os, innombrables et énormes ont été réajustés, rivetés, embrochés sur des filins et fixés sur des supports métalliques. Tu t'approches. Architecture proliférante de fûts, de tiges, d'entonnoirs, d'à-plats et de crêtes que n'agite aucun frisson, aucun bruit. Collé à tes yeux, un ensemble qui t'inflige un vide mental allant s'élargissant. Naufrage d'une vie. De la vie.

Pourtant, vu de près, le feuilleté des fanons commande des clapets d'un graphisme parfait, une batterie de filtres capables d'arrêter un plancton aussi fin qu'une poussière.

Tu te laisses embarquer par les géants de l'évolutionnisme. Leur





initiateur, Charles Darwin, t'apostrophe à mesure que tu tâtonnes, en aveugle, sous son commandement, pour effectuer non la redite ou la copie mais le pèlerinage de ses expéditions magistrales.

En effet, l'idée de rejoindre ainsi ce que les mythes les plus anciens de l'humanité nomment «le bout du monde» — de même, la pancarte au bord du canal Beagle qui portait le nom du bateau de Darwin arborait-elle les mots «Land's end» — ne t'était jamais venue avant que la mémoire du grand naturaliste n'ait réveillé un de tes souvenirs.

Quelques années plus tôt, bien avant le rite de tes visites au Musée, l'université où tu travaillais t'avait proposé de participer en Argentine à un colloque de littérature. C'était à cette occasion que l'expression «le bout du monde» avait pris, notamment au cours de ton périple en Terre de feu accompagné d'une navigation sur le fameux canal, un contenu réel. Sans un tel voyage, ta promenade régulière au Musée aurait-elle été plus qu'une incursion clandestine dans l'enclave préservée des rêves où subsistaient à l'état de solennels débris, réduites à leur épure bouleversante, les traces d'époques inconcevables ?

Mais ça se passe bel et bien. Une fois accomplie la mission professionnelle, tu parcours la péninsule de Valdes, sanglé dans un gilet de sauvetage, à l'est de la pampa, à Porto Piramides exactement. Tu observes les baleines à travers le fond et les parois de verre d'une embarcation des gardes du Parc national. Elles se devinent aux zones noires de la mer, puis se montrent, là, partout, autour du bateau, surprenantes de mobilité, fuselées, languides et joueuses dans leur livrée noire tachetée de gris par des concrétions de coquillages, anémones de mer et autres crustacés parasites. Animaux gigantesques d'une douceur enfantine. Elles frôlent le navire du dos et des flancs, le caressent, décrivent des courbes





pour revenir au plus près, dans un cache-cache sans fin. Un ballet de Paradis dans le paysage éclatant des côtes de Patagonie.

Plus au sud, à l'ouverture du canal Beagle sur un océan dont tu ne sais plus s'il est l'Atlantique ou le Pacifique, dans un écrin de montagnes en cristal et de glaces bleues, les rochers se couvrent de loups et d'éléphants de mer, mâles, femelles et petits. Une foule grouillante qui bâille, crie, grogne, se jette à l'eau. Près du bord, des centaines de cormorans impériaux s'ébrouent, se défient, le cou levé, plongent à deux ou en formation serrée, reviennent. Certains portent un poisson en travers du bec.

Tu ignorais cette empreinte en toi des images d'une aube des temps, impensables ailleurs que dans la légende et que ta rétine avait alors enregistrées comme des fantasmagories. Mais déjà tré-pignait au tréfonds de toi le désir fou d'êtreindre cette magique fin de tout dont t'entretenait déjà ta fascination pour les réalités fantastiques, les mégapoles animales, les nécropoles fabuleuses que ton enfance avait tellement choyées dans les bandes dessinées et les films, peut-être afin qu'elles fournissent l'indispensable contrepoint du rêve à l'environnement lugubre d'un appartement familial banal et presque pauvre.

En naviguant sur le canal Beagle, tu habitais tellement le futur de tes aspirations que tes découvertes ne s'imprimaient en toi qu'à titre de reflets ou d'éclairs, et qu'une inertie avide, celle qu'on éprouve par exemple dans une galerie de tableaux ou sur un marché exotique te pénétrait, comme si tu n'étais pas concerné. C'était le même détachement, la même obstination vorace mais à distance que celle qui allait s'emparer de toi au Musée comme la garantie de son effet hypnotique. Ici, ainsi qu'à Valdes, les choses étonnantes venaient à toi sans effort, si généreusement que leur réalité en était désarmée, presque désamorcée.





Au MNHN — ainsi abrège-t-on dans le milieu — en plein dans la trajectoire du premier regard, une pancarte s'impose, bien en évidence : « Les pièces de cette salle étant très fragiles sont confiées à la garde du public. On est prié de ne pas y toucher ».

Rien n'est plus juste. Tout ici t'appartient. Le Musée n'a pas d'autre gardien que toi. Tu gamberges pour rire. Ce serait à vérifier. Mais ça fait planer. La responsabilité comme définition de l'humain ? On ne s'attend pas à celle-là. Rien qu'une vieille formule ? Néanmoins pas mal placée dans un lieu où on s'interroge sur l'homme.

Illico, c'est un réflexe. Tu bats la campagne. Les actes d'autrui nous paraissent bizarres parce qu'on ignore leurs motifs. On imagine une obsession, un entraînement cérébral, une impulsion de l'instant. On ne se doute pas que l'air ambiant suffit, un écriteau qu'on lit, un indice de hasard mais qu'un lieu rend nécessaire.

De toute manière, maîtriser. Pas de dérapage. Ne pas céder à la sensation. Il ne s'agit que d'un choc visuel, une mise en scène de l'évolution, ainsi que l'annoncent, sur les grilles du Jardin des Plantes, des affiches un brin racoleuses : « Grande galerie de l'Évolution ». Il est normal que le processus inventorié soit poussé jusqu'à l'apothéose. Jusqu'à l'homme souverain, l'homme roi, l'homme star.

À quelques pas encore, une autre étiquette relate des faits aussi spectaculaires que sur un film à séquences éclatées : les Cétacés sont représentés dès l'Éocène par des formes qui possèdent des dents. Ex ci-joint : crâne de Squadolon du Miocène. Longue





mâchoire rappelant un poignard. Espèce ne dépassant pas le tertiaire. Les formes actuelles apparaissent au Pliocène.

Bientôt le mirage s'échauffe à l'irréel et à la vérité. Visiteur fataliste, tu sais que tu seras livré, pris en otage par les sentinelles dressées qui foncent sur toi, t'écrasent, te dépassent dans le silence assourdissant de la peur alimentée par un savoir qui l'entretient et la décuple. Désormais tu n'es plus qu'un relief misérable au festin démentiel de la Connaissance.

Un répit? Dans une pièce annexe, un écran. Des mots y défilent en boucle. Sur ce cénotaphe saturé de noms latins se succèdent des syllabes accidentées et pléthoriques qui matérialisent, sous forme d'échafaudage sonore, l'identité des spécimens. La baleine fait partie des mammifères du tertiaire et du quaternaire. En sa compagnie, d'autres mammifères apparaissent, surtout à l'Éocène: l'Hydenodon, le Coryphodon, le Phenacodus, le Dinoceras. Tous pourvus d'une dentition puissante.

Noms barbares et beaux. Que des noms. Des créatures douées d'une vie linguistique. Porteuses de noms presque illisibles et tout autant imprononçables. Des inscriptions symboliques hors référent. Des noms qui parlent tous seuls. Qui parlent quel monde et pourquoi perdu? Existe t-il, au même titre que des images, des illusions temporelles? Le Temps est-il imaginaire?

La science affirme qu'à partir des noms s'est entretenu un dialogue incessant entre des morceaux d'os et des traces lumineuses sur le fond noir de l'inconnu. Avec ces échanges, le mystère s'est







coulé dans ce qu'on appelle, d'un terme tellement approprié, à la fois pour les mots et pour les individus, des caractères. Mais le malaise ne s'est pas dissipé. Au contraire. La science a creusé l'abîme. Le Musée, comme disent les enfants, ne peut parler en vrai. Et pourtant les pièces et morceaux dont il est rempli semblent entre ses murs t'interpeller.

Pour toi qui écris, depuis toujours sans doute, le bonheur — la terreur — a pour séjour les noms. Tu tires de ton sac à dos un carnet, de quoi écrire. Tu vas prendre des notes ? Non, le Musée te remue les méninges. Un problème t'empoigne. Un instant tu crois à une illumination flatteuse. Certains écrivains mystiques y étaient sujets. Docile, tu récites : Pascal, Claudel. D'autres aussi, simplement superstitieux : Casanova, Auster, en vrac. Peu importe la bigarrure de ta liste dépareillée. Tu n'es pas du tout mystique et regardes la superstition avec condescendance.

En fin de compte, tu te faufiles dans un flash entrevu. La porte des idées s'ouvre à deux battants. C'est costaud, tant pis. Après tout, depuis que ça te trotte en tête, tu as bien le droit d'en découdre avec un pressentiment qui te démange. Tu énonces pas à pas : le geste d'invention de l'écriture et celui de la création du monde seraient-ils les mêmes ? Cette intuition pourrait être le retour saumâtre d'une platitude sans intérêt mais aussi bien — pourquoi pas ? — une espèce de réveil assez fracassant.

Tu veux aller plus loin. Les notions convenues, tu les laisses de côté. Cela dit, existe-t-il une expérience identique accomplie avec des moyens analogues, à partir d'éléments matériels qui n'ont rien en commun : des squelettes et des livres ? Cette union, si elle est possible, manifeste-t-elle l'angoisse du rien comprendre qui te transperce, l'assurance désespérée de l'esprit ?

La fièvre monte. La pensée est venue toute seule et elle incendie





ton corps chancelant. Le Musée est un lieu sans avenir où le Temps ne passe pas. Où l'homme ne peut absolument rien faire. Où les bras et les jambes sont coupés par la sensation d'une chair inutile produite dans l'extrême lassitude à arpenter les longues salles, à gravir les volées d'escaliers, à traverser sans répit, fouaillé par des phrases, les paliers en chicane.

Tu ploies sous cette fatigue incandescente qui porte le visiteur fourbu jusqu'à l'acuité émoussée de ses perceptions broyées, jusqu'à l'oubli de ses muscles et de ses réseaux nerveux, jusqu'au bout de lui même où il s'évanouit, promeneur zombie vidé de toutes les ressources fonctionnelles dont il n'a plus l'emploi.

Tu as beau t'élancer, te raidir en direction des visions lointaines qui, au tréfonds de toi, t'ont si souvent porté, elles ne reviennent pas et aucun autre souvenir ne peut venir. Impossible de te rappeler du Monodon monoceros ou du Narval, pas plus que du Diplodocus carnegiei du musée Carnegie de Pittsburg. Même si des traductions miséricordieuses cherchent à percer leur opacité par un commentaire objectif, ils te restent étrangers. Même si des fiches assurent qu'on peut observer de nos jours leurs descendants, très similaires à leurs ancêtres, dans quelque région du globe à grand soin préservée, ils sont irrécupérables.

Cette fois, tu en es sûr. À tes oreilles, le charivari des noms est tout sauf une histoire. C'est la langue qui manque pour donner substance aux créatures fictives d'une époque irréaliste désignée par des vocables cliquetants dont les repères sont d'érudition, non de vécu. De là le sentiment d'exil, parfois même d'ennui, inséparable du Musée. Son atmosphère de défi et d'insulte, tu la supportes aujourd'hui, prêt à griffonner, en puisant dans ce geste une répulsion de haut goût semblable à celle que t'inspirent d'autres lieux culturels, expositions ou librairies entre autres,





partout où profusion et exception règnent ensemble avec une morgue insupportable. Tu épargnes les bureaux, les laboratoires et les bibliothèques, autant d'endroits où l'impalpable orgueilleux prend forme concrète manifestée dans la langue de la vie, fait halte pour quelque temps dans le cerveau.

Moment crucial. Jamais, au Musée, pendant tes pérégrinations entre les barrières d'os, dans les allées du cimetière éventré, tu n'as réussi à traduire dans ta langue ce que tu observais.

Les dinosaures ont une masse cérébrale ridiculement petite. Elle ressemble à une boîte inférieure en diamètre à celui de la moelle dans la région lombaire. Leur cerveau est gros comme une pomme.

J'en ai assez de ce casse tête. Je veux me battre avec cette incohérence qui me bâillonne, me menace, met le feu à mon esprit. L'écriture m'a peut-être jusqu'à présent sauvé de la débâcle mentale, familière à ceux qui réfléchissent trop. Or elle est en train de devenir un problème. Je ne peux plus écrire avec la sérénité de mon double d'autrefois. Dans le Musée, les mots ont pris un visage nouveau, ils se jettent sur moi, me provoquent, je suis leur jouet, je le sens, ça ne peut plus durer.

